

NOTES DE NATURE

Un sage et un sot : le porc-épic

par HARRY BERNARD,
de la Société Royale du Canada

Nous venons d'attraper, l'un après l'autre, cinq ou six brochets d'une douzaine de livres. Non pas des sujets efflanqués comme ceux de nos rivières du sud, à la peau couverte de limon visqueux, mais de robustes brochets du nord, courtards d'allure, larges du dos, de chair plus ferme que leurs cousins d'en bas, et de plus sombre couleur.

À chaque capture, le canot s'immobilisait. Dans la pince arrière, Lusignan déposait son aviron en travers de l'embarcation, pendant que le pêcheur favorisé amenait sa victime et la décrochait, pour la renvoyer aux profondeurs d'où elle sortait. Rendus au vaste lac Simcennes, en Haute-Mauricie, à mi-chemin entre le lac Clair et le chemin de fer "Transcontinental", dans l'intention d'y prendre des monstres de trente-cinq livres et plus, les poissons de douze et quinze livres ne nous intéressaient pas. Nous voulions mieux, beaucoup gros, pour nous rendre compte des possibilités de la région, voir si elle donnerait à l'égal de celle du lac Baawatong, au nord-ouest de Mont-Laurier. À l'égal ou mieux, et mieux de préférence.

Lusignan pilotait l'esquif, tandis que les autres n'en finissaient plus de ferrer les pièces, les peser à l'oeil, les rejeter à l'eau.

Quelqu'un demanda :

— Qu'est-ce qui nage là-bas ?

— Oh ça, là-bas ?

— Droit devant nous, à fleur d'eau, à cinq ou six cents pieds...

On ne voyait qu'une tête noire, grosse comme un oeuf à distance, suivie d'une sorte de queue raide, noire aussi, qui fendait la calme surface du lac.

— Rat musqué ?

— Peu probable. Lac trop grand, trop rocheux, pas assez vaseux.

— Un vison ?

— Peut-être. Mais cette espèce de queue qui suit !

— Porc-épic ?

— Plus vraisemblable.

Tenant son dernier brochet par les yeux, pour lui enlever l'envie de se débattre et de faire tapage dans le canot, Hardy le leva au bout de son bras tendu.

— Douze livres au moins, peut-être quinze ! Domage que personne n'en veuille ici, et que nous soyons si loin de la maison !

Puis il desserra les doigts, et la bête entra dans l'eau avec un "ploque" qui éclaboussa jusqu'à son feutre.

L'animal noir nageait toujours, mais en direction de la rive. L'instant d'avant, il lui tournait le dos, gagnant vers le large.

— Si nous allions voir...

Vingt coups d'aviron suffirent pour l'approcher.

C'était un porc-épic de taille moyenne, et cela qui semblait une queue traînante, vu de loin, se trouvait être les dards hérissés du dos, droits et raides, qui coupaient l'eau en décrivant un mince sillage.

La bête tourna un moment le cou. Elle nous jeta un regard morne, un peu triste, indifférent surtout, continua à paletter des quatre pattes vers le rivage. Puis elle s'agrippa aux roches mouillées, qu'elle escalada en arrondissant le dos, sans plus se soucier de nous que des tiges et des branches sèches, à travers lesquelles elle chercha tête baissée son chemin.

Jusqu'au moment de sa disparition, elle ne donna pas signe de surprise ou d'inquiétude, sauf à la seconde où elle décida de regagner la terre ferme. Mais peut-être obéissait-elle à d'autres motifs que ceux-là que nous lui préions. Ce qui reste vraisemblable et probable, le porc-épic d'Amérique ne craignant rien ni personne, dans l'espace et le temps.

Sûr de ses dards multiples, moyen de défense incomparable, et connaissant d'instinct leur effet dans la chair d'un ennemi, on dirait qu'il attribue de l'élégance à la nonchalance passive de sa démarche. Il s'en va à pas lents, furetant ça et là, vague à ses affaires, comme si rien au monde ne le pouvait menacer. Aussi ne recule-t-il en face d'aucun mammifère, gros, moyen ou petit. Au contraire, il brave l'un et l'autre. Paisible de sa nature, il ne cherche noise à aucun, mais l'idée ne lui vient pas de fuir ou de se mettre à couvert. Il ne

s'écartera pas d'un sentier pour donner passage à un loup, pas plus qu'il ne reculera devant un ours, un chien de chasse, un homme. S'il croit percevoir un danger à proximité, il s'immobilise en se cachant le nez, qu'il a vulnérable, et tout de suite les piquants de son dos se dressent. Dès lors il attend l'attaque, en complète tranquillité d'esprit, non sans agiter la queue de droite à gauche, garnie elle aussi de dards mortels.



Le porc-épic.

(Photo Musée National du Canada)

Mot impropre qu'esprit, parce que les quadrupèdes n'en ont pas, le porc-épic moins que les autres. Avec la mouffette, on le considère comme l'un des plus sots de la faune nord-américaine. Ce qui explique son éternel défi à la création entière, et les avatars dont il est parfois victime. Le seul ennemi qui l'attaque avec succès, et le mange avec appétit, est un membre de la famille des belettes : le pékan. Un animal arboricole, assez petit,

pesant une vingtaine de livres. Il n'aime rien autant que la viande de porc-épic, plus rouge que celle du bœuf et de moins fine texture. Il le tue à sa manière, lui passant une patte sous le ventre et le retournant en vitesse, pour le lui ouvrir de griffes aiguës comme des ailettes.

Les rencontres du genre ne vont pas sans risques pour l'assaillant, car l'attaqué se défend. De ses dards hérissés en bouclier, et surtout de sa queue armée, qu'il manie comme un fouet. Mais, si l'on enregistre des cas où des pékans moururent par les dards, ils sont rares. L'animal survit d'ordinaire aux aiguilles à barbes logées dans sa chair, aux pattes ou autour de la gueule. Les naturalistes constatent cette espèce d'immunité du pékan, sans l'expliquer. Elle paraît d'autant plus extraordinaire que des carnassiers beaucoup plus puissants, tels le cougour, l'ours et le loup, le lynx, ne survivent pas à une bataille avec un porc-épic qui leur paraît imbécille et l'est à moitié. Certains oiseaux de proie s'attaquent au porc-épic et en meurent : l'aigle américain à tête blanche, l'aigle à tête dorée, le duc de Virginie.

Qu'arrive-t-il quand porc-épic et mouffette, ou bête puante, se prennent de querelle? Aussi peu intelligents l'un que l'autre, ils possèdent chacun des moyens de défense sans réplique. Or, l'issue tient à la nature du combat. A distance, la mouffette restera maîtresse du terrain, arrosant l'adversaire de jets malodorants, dont il n'éprouvera aucun malaise prolongé. Si le liquide vaporisé atteint aux yeux, il lui en cuira pendant un temps, mais il n'en souffrira davantage. Que les antagonistes s'engagent dans un corps-à-corps, la bête puante est vaincue d'avance. La mort suit, s'il lui pénètre dans le corps une douzaine de dards.

Le porc-épic se montre si peu brillant qu'il se darde lui-même dans certaines circonstances, sans paraître s'en apercevoir. Qu'on essaye, par exemple, de l'attacher d'une chaîne ou d'un fil de fer. Il frappe de sa queue et plante ses piquants dans la patte prisonnière. Il faut les arracher un à un avec des pinces, sans quoi ils le tueraient avec autant de promptitude qu'une de ses victimes.

Nous sommes chaque année, dans nos pérégrinations en forêt, en présence de l'animal. Ou il fuit à notre approche, essayant de se cacher, ou il vient vers nous de reculons, brandissant la terrible queue, s'il se croit

justifié de se défendre. D'autre part, s'il nous juge inoffensifs, il va son chemin sans nous accorder un regard dédaigneux.

J'ai raconté ailleurs comment nous en surprimes un à la nage, sur le lac Goulet. Le canot arrivant sur lui, on lui présente un aviron. Il essaye aussitôt de s'y agripper et d'y monter. Comme personne ne partage là-dessus son avis, et fatigué de nos taquineries, il plonge, passe sous l'embarcation, reparait de l'autre côté et gagne la rive qu'il vient de quitter.

Une autre année, comme nous traversons l'un des lacs qui séparent, à la hauteur des terres, les eaux de la rivière Vermillon de celles du lac et de la rivière Mondonac, qui coulent du sud au nord, nous apercevons un jeune dans les herbes de la rive. Gaston Campeau débarque et lui donne la chasse, pour voir ses réactions. A l'exemple de ses pareils et de ses ancêtres, il essaye de se dissimuler dans la broussaille, s'immobilise en se cachant le nez. Il répète ce manège trois ou quatre fois. A la fin, Campeau l'amène en terrain découvert, lui glisse sous le ventre la palette de son aviron et le tient, entre ciel et terre, assez longtemps pour qu'on le photographie.

Dans la région du lac Addington, il y a au moins vingt ans, j'en vis un de beaucoup trop près pour mon confort. J'étais nu-pieds sur la galerie du camp, occupé à je ne sais quoi, quand il passa en me frôlant. Une énorme bête noire et luisante, qui pesait ses vingt-cinq ou trente livres, plus redoutable qu'un coussin d'épingles se présentant la pointe en avant. Un peu plus, il me marchait sur les orteils. Par bonheur, il m'estima indigne de son attention, ne tourna pas la tête vers mon épiderme exposé, ce dont je me félicitai et me félicite encore aujourd'hui. Je tremble chaque fois que je pense au coup possible de sa formidable queue. Plus gros est l'animal, plus rude le coup porté.

Les dards du porc-épic, longs de deux à quatre pouces, creux à l'intérieur, polis au dehors et luisants, s'arment de menues barbes imperceptibles à l'oeil, et contiennent une sorte de poison qui cause de l'inflammation chez ses victimes. Un sujet normal porte de 25 à 30,000 de ces aiguilles, ornées chacune d'un millier de barbes. Une trentaine suffisent à mettre un chien en déroute. Autour de la queue épaisse, triangulaire et fort musclée, se groupent les dards les plus raides et les plus solides.

Végétarien, l'animal se nourrit dans la belle saison de jeunes pousses et de feuilles, d'herbes aquatiques, de tiges de sagittaires et de nénuphars, dont il semble préférer les plus beaux, ceux à fleurs blanches. Ainsi s'explique sa présence près de l'eau. Ce qui ne l'empêche point de grimper aux arbres et d'en dévorer l'écorce, été comme hiver. Installé dans un arbre, il le dénude avec patience et méthode. Il mange à même le tremble, le saule, la pruche, le pin gris ou cyprès, mais son écorce de prédilection est celle de la pruche, forte en tannin.

Rien ne l'attire autant que le sel, et il va jusqu'à mâcher du sable qui en contient. Pour apercevoir des porcs-épics, il n'existe pas de meilleur endroit qu'un ancien camp de bûcherons, même après des années d'abandon. Ils y grugent le moindre objet de bois gardant trace de sel. Autour des campements, ils n'épargnent pas davantage les avirons, à cause de la saveur qu'y laisse la sueur des mains.

On ne possède pas de données précises à ce sujet, mais on croit que le porc-épic vit de dix à douze ans. Les jeunes naissent entre la mi-février et le mois de mai, et il n'en vient qu'un par portée. On a beau dire que l'animal est nocturne, il se montre plus souvent de jour que nombre d'autres. Pour ma part, je me rappelle avoir vu cent fois des porcs-épics en plein jour, en plein soleil, en forêt ou le long des rivages, à la nage, dans les arbres, dans de vieux bâtiments, des ruines, des camps restés la porte ouverte. Au point que je me demande pourquoi certains naturalistes persistent à le qualifier de nocturne. Il l'est beaucoup moins que la souris à ventre blanc, le lièvre, le chevreuil, le loup.

L'animal est le seul qu'un homme égaré, sans provisions, exposé à mourir de faim, peut tuer d'un bâton. Car il est lent, balourd, gauche de ses mouvements et peu enclin à fuir, assuré que ses dards le protégeront d'une attaque. Aussi existe-t-il une loi non écrite, qui interdit de le tuer sans nécessité. L'ennui, c'est que l'homme égaré ne voit jamais le porc-épic qu'il voudrait manger. Il peut errer dans le bois pendant des jours, sans le rencontrer.